

Article

« Communication, traduction et transparence : de l'altérité du traducteur »

Bernard Vidal

Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal, vol. 40, n° 3, 1995, p. 372-378.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/004562ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

COMMUNICATION, TRADUCTION ET TRANSPARENCE : DE L'ALTÉRITÉ DU TRADUCTEUR*

BERNARD VIDAL†

Université McGill, Montréal, Canada

Résumé

Cet article présente un schéma de la communication adapté à la traduction, schéma qui se dédouble au point de jonction qu'est la conscience traduisante : émetteur A (langue A) → récepteur B (langue A) = traducteur = émetteur B' (langue B) → récepteur C (langue B). La reconnaissance du sujet traduisant et de la pragmatique de son acte doit non seulement nous permettre de récuser, une fois pour toutes, le mythe de la transparence, mais encore de définir et d'élaborer une nouvelle compétence du traduire. Voilà les données primaires à partir desquelles devra à l'avenir œuvrer la traductologie.

Abstract

This article introduces a model of communication adapted for translation. This model divides itself in two at the junction point represented by the translator: Sender A (language A) → Receiver B (language A) = Translator = Sender B' (language B) → Receiver C (language B). Acknowledging the translator and the pragmatic nature of his/her act will not only make it possible to challenge, once and for all, the myth of transparency, but furthermore, to define and generate a new ethics of translation. Such are the primary building blocks from which Translatology will develop in the future.

INTRODUCTION

Les théories de la communication, en particulier celles de la réception, en cherchant à comprendre le rôle cognitif du pôle récepteur, nous font assister à une réorientation de la focalisation sur l'acte de traduire, la recherche en traduction se déplaçant du point d'origine au point d'arrivée, s'interrogeant maintenant sur le contexte récepteur (ou polysystème cible) et sur le traducteur¹. Il est donc important de reprendre le schéma de la communication pour voir les constatations qu'il autorise quant à la place revenant au traducteur dans l'échange translinguistique.

Grâce à l'admission de la traduction au rang d'activité communicationnelle (Berman 1984 : 290-291 ; Larose 1987 ; Snell-Hornby 1988 : 40-63 ; Hatim et Mason 1990 : 2-4), la perspective contemporaine en traductologie intègre les éléments qui, jusqu'à récemment, n'avaient guère préoccupé la réflexion : le médium ou canal (sous-titres de films ou d'opéras, écrans d'ordinateurs, dépliants, annonces radiophoniques, articles de journaux, dialogues de films, placards publicitaires, textes de loi, polices d'assurances, documentaires télévisés, chansons, etc.) dont les contraintes ne se ressemblent pas et forcent, parfois, à une économie de temps et d'espace qui était inconnue de l'univers du livre ; mais aussi le référent (culture émettrice ou polysystème de départ) ; la nature du message (publicité, dialogues, exercices pédagogiques, littérature) ; le code, évidemment ; enfin, et surtout, élément nouveau dans la réflexion, le récepteur, en l'occurrence le traducteur.

DÉDOUBLEMENT DU SCHEMA DE LA COMMUNICATION

Dans le domaine qui nous intéresse, le «littéraire», au sens que lui prête Berman, «littéraire» englobant aussi bien la littérature au sens strict que la philosophie, les sciences humaines et les textes religieux» (Berman 1984 : 291), la simple énumération des composantes admises ne saurait toutefois suffire. En effet, tentant l'analyse des étapes de son processus, nous constatons rapidement que le cheminement est rendu plus complexe par la duplication de l'échange.

Avant de pousser plus avant, revoyons la forme canonique du schéma :

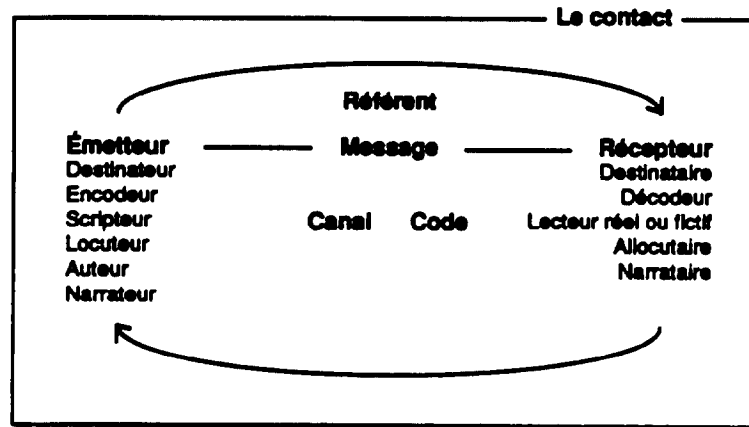


Schéma I

Forme selon laquelle un émetteur A (l'écrivain en langue de départ A) serait décodé par un récepteur B (le lecteur en langue d'arrivée B). Or, selon l'optique traductionnelle, il est bien évident que cette simple équation à deux pôles s'avère totalement inopérante puisque, en réalité, nous n'avons pas affaire à un mais à deux schémas qui s'imbriquent par l'intermédiaire de la conscience traduisante, celle-ci constituant leur point de jonction. En effet, si l'émetteur A en langue A est bien reçu par un premier récepteur B, il l'est dans la même langue A, et, comme le passage dans l'autre langue s'effectue à ce point, surgit donc ici la duplication du schéma entre ce même récepteur devenant à son tour émetteur B' en langue B pour un récepteur C en langue B.

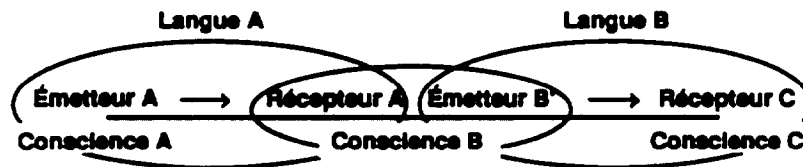


Schéma 2

De cet enchâssement découlent trois constatations simples :

1) Tout d'abord que le traducteur joue, c'est évident, un double rôle. Situation qu'il serait intéressant d'analyser : comment les acquis de la critique à propos de l'émetteur et du récepteur s'appliquent-ils à ce Janus à la double identité ? Comment ce dernier

négocie-t-il la coïncidence ? Un immense travail d'analyse reste à entreprendre sur ce point, qui rejoindrait ce que Berman appelle *L'analytique de la traduction*, tant de la part du traducteur lui-même que de ses critiques :

Le traducteur doit «se mettre en analyse», repérer les systèmes de déformation qui menacent sa pratique et opèrent de façon inconsciente au niveau de ses choix linguistiques et littéraires. Systèmes qui relèvent simultanément des registres de la langue, de l'idéologie, de la littérature et du psychisme du traducteur. (Berman 1984 : 19)

R. Scholes, dans *Semiotics and Interpretation*, en dit autant sur l'auteur et le lecteur, ou plutôt sur le lecteur et auteur qu'est en définitive le traducteur :

An author is not a perfect ego but a mixture of public and private, conscious and unconscious elements, insufficiently unified for use as an interpretive base. Readers, of course, are similarly constructed: divided psyches traversed by codes. Leaving the reader "free" to interpret is an impossibility. The "free" reader is simply at the mercy of the cultural codes that constitute each person as a reader, and of the manipulative features of the text, the classroom, and the whole reading situation as well. (1982 : 14)

2) Ensuite (cette seconde remarque découlant de la première), combien il paraît illusoire de nier la conscience intermédiaire puisque celle-ci cumule à cette position stratégique les deux fonctions polarisantes. Les théoriciens nous en avaient déjà informé selon leurs propres termes : «Le pur traducteur est celui qui a besoin d'écrire à partir d'une œuvre, d'une langue et d'un auteur étrangers. Détour notable, [...] Il se veut écrivain, mais n'est que ré-écrivain. Il est auteur — et jamais L'Auteur. Son œuvre de traducteur est une œuvre, mais n'est pas L'œuvre.» (Berman 1984 : 18-19) ; «Le traducteur existe, on l'a déjà dit Il existe parce qu'il produit un texte. Il est aussi un auteur, un auteur autre, un auteur bien différent, il est celui qui fait passer ce texte» (Bensoussan 1986 : 40) ; «Le traducteur jouit d'une 'liberté créatrice' [...] qui le distingue du transcodeur» ; «Traduire, avons-nous dit, est un art de réexpression» (Delisle 1984 : 67, 83).

3) Enfin, que le récepteur C n'est jamais (n'a jamais été ni ne sera jamais) en contact avec l'émetteur initial A. Banale constatation, pourrait-on penser : pourtant, n'avons-nous jamais entendu un Hemingway ou un Dos Passos être jugés péremptoirement sur leur traduction française ? Sartre lui-même n'a-t-il pas élaboré toute une vision de Faulkner à partir d'un fragment de traduction et, qui plus est, sur un contresens du traducteur, M.-E. Coindreau (Sartre 1947) ? Que l'on songe encore à l'opinion que beaucoup se sont forgée de Faulkner, opinion pour une part fautive et attribuable à la vision tragique que ses traducteurs et préfaciers avaient de lui (Chapdelaine 1989). Quant à la critique médiatique, elle occulte encore trop souvent dans ses articles le fait qu'il s'agit de traductions, et évalue le texte comme elle le ferait d'un original. Comme le dit si bien Françoise Cartano dans «Le statut du traducteur littéraire en France» :

Trop peu de critiques aussi semblent prendre en considération qu'il s'agit de textes traduits lorsqu'ils rendent compte d'une œuvre étrangère, même s'il arrive qu'une traduction se voie saluée (ou éreintée). Ce maintien dans l'ombre d'un maillon indispensable mais apparemment gênant n'est pas innocent. Il correspond à une sorte de négation, de volonté d'escamoter le travail du traducteur et le traducteur avec. (1986 : 183)

DE LA VISIBILITÉ DU TRADUCTEUR

Pourtant, qui lisons-nous en réalité ? La conscience intermédiaire est, de façon avérée, incontournable. Aussi quel type de jugement, même dans le meilleur des cas, le lecteur C qui ne parle pas la langue de départ peut-il réellement se permettre sur l'auteur étranger ? Ne serait-il pas temps de revendiquer l'institution d'une critique de la traduc-

tion de la part d'organes qui souvent ne mentionnent même pas le nom du traducteur ? De cesser de faire «comme si» le texte avait été écrit en langue d'arrivée ? D'admettre enfin l'altérité inéluctable du traducteur, d'évaluer son travail et, ce faisant, de cesser de lui nier toute existence ?

Même la traduction la plus probe constitue, comme toute autre ré-énonciation, une réapprobation qui fait passer le dit d'autrui par le dit du traducteur, en imposant toute une série de filtrages, tant au niveau de la réception qu'à celui de la remédiation. Bref, la traduction entreprise dans une visée de mimétisme est condamnée à être moins que mimétique.

C'est dire qu'il existe une altérité du texte traduit, une altérité inéluctable et qu'il serait malhonnête de vouloir escamoter. (Folkart 1990 : 42)

Qu'il l'accepte ou non, le lecteur anglophone ne lit pas Proust mais C. K. Scott Moncrieff, ni Flaubert mais A. Russel ou L. Blair. Que dire en outre lorsqu'un écrivain est traduit un autre ? N'est-il pas encore plus illusoire de répudier la conscience traduisante lorsqu'elle est elle-même artiste ? Auteure de renom de surcroît ? Telle Marguerite Yourcenar traduisant Virginia Woolf. De même, le lecteur francophone ne lit pas Marilyn French mais Philippe Guilhon (*Toilettes pour femmes*, 1978), Georges Belmont et Hortense Chabrier (*Les bons sentiments*, 1980), Hélène Ouvrard (*La fascination du pouvoir*, 1986), Hervé Proulx (*Telle mère, telle fille*, 1988)².

Évidemment, le rôle du traducteur «*humble médiateur des œuvres étrangères*» étant de respecter le texte original, on comprend que son rôle ait tendu vers l'effacement, la transparence. Gogol ne disait-il pas que «le traducteur doit être un verre si transparent qu'à la fin on ne pourra plus voir qu'il y a un verre»³ ? Il ne fut pas le seul, et ce merveilleux précepte, suffisamment répété sous différentes métaphores, n'a pas peu contribué à l'effacement presque total des traducteurs au fil de l'Histoire. De plus, ce point de vue a trouvé une solide confirmation dans la pensée philosophique, au moins jusqu'au milieu du vingtième siècle puisque, dans leur quête herméneutique, le positivisme d'abord puis la phénoménologie ensuite, en concentrant leurs recherches sur le pôle de l'émission ont-ils aussi grandement contribué à l'élimination du récepteur, donc corollairement pour nous du traducteur. En ce qui a trait au positivisme, l'œuvre (jamais un texte) était prise dans un processus de filiation indiscutable. L'auteur était réputé le père et le propriétaire de son œuvre : d'où le respect du manuscrit et des intentions avouées de celui-ci. Toutefois, passé les années cinquante, les critiques structurale et post-structurale devaient réserver de bien mauvaises surprises à cette entité souveraine. L'auteur, attaqué de toutes parts, mal défendu par le positivisme, déjà malmené par l'existentialisme, ne pouvait résister, et s'est effacé, perdant toute paternité sur son œuvre devenue dès lors un texte ; lui-même ne pouvant plus prétendre qu'à un rôle accessoire. Doubrovsky dans *Pourquoi la nouvelle critique ?* synthétise l'enjeu :

Impossible de demander à l'écrivain, à sa «conscience» lucide et à son «travail» volontaire (et cela, malgré, parfois, les prétentions bien compréhensibles de son orgueil) le *secret* de son œuvre. Lorsque l'auteur cesse, en effet, de coïncider avec l'acte de création, sa perspective n'est plus qu'une perspective parmi les autres, précieuse, certes, mais non privilégiée. (1972 : 69)

De tout ceci nous retiendrons surtout le changement de focalisation : passage de l'écrivain/œuvre au narrateur/texte pour aboutir au lecteur/récepteur.

Mais si l'on ne peut de façon abusive demander au traducteur d'être invisible, encore faut-il s'entendre : il ne s'agit pas à l'inverse de réintroduire une présence ostentatoire et immodérée, ni de nier que son travail doit porter vers la perfection. Cette dernière demeure toujours son objectif, mais redéfinie selon des paramètres autres, tels ceux préconisés par Meschonnic, Berman ou Folkart (*préserver l'étrangeté de l'œuvre étrangère*).

En outre, même si nous admettions, ne serait-ce que dans une intention pédagogique, l'hypothèse de la transparence, il nous faudrait bien admettre que, pragmatiquement, et quel que soit son talent, le traducteur n'y parviendra jamais, pour deux raisons essentielles.

D'une part, le traducteur, comme l'auteur avant lui, œuvre sur (avec ?) la langue, un matériau qui, nous le savons, n'est jamais neutre et qui, d'entrée de jeu, fausse les cartes. La langue n'est pas une fenêtre ouverte sur une réalité parfaitement objectivable, ni une banale médiation entre l'extérieur et l'intérieur, au contraire : «L'écriture reste encore pleine du souvenir de ses usages antérieurs, car le langage n'est jamais innocent : les mots ont une mémoire seconde qui se prolonge mystérieusement au milieu des significations nouvelles» (Barthes 1972 : 16). Le code linguistique précède ses utilisations éventuelles, et il définit par une «*rémanence obstinée*» toutes les situations où il peut être utilisé. Lieu commun peut-être, mais qu'il vaut la peine de rappeler. *Les mots ne sont pas simplement les noms transparents des choses*, selon la formule de Todorov.

D'autre part, que le «sens» n'est pas banalement «mis» dans le texte par un sujet empirique univoque, qui en garderait seul la paternité, sachant parfaitement ce qu'il veut dire, et dont les propos correspondraient idéalement à ses intentions — selon une équivalence symétrique fixe : mais qu'il est, d'abord, largement excédentaire des signes qui le soutiennent⁴ et que, ensuite, il résulte également du travail effectué à l'arrivée par le récepteur, au cours d'un acte de lecture forcément influencé par l'expérience sociale que ce décodeur a eue du langage⁵.

Je ne fais pas subir [au texte] une opération prédicative, conséquente à son être, appelée **lecture**, et **je** n'est pas un sujet innocent, antérieur au texte et qui en userait ensuite comme d'un objet à démonter ou d'un lieu à investir. Ce «moi» qui s'approche du texte est déjà lui-même une pluralité d'autres textes, de codes infinis, ou plus exactement : perdus (dont l'origine se perd). (Barthes 1970 : 16)

Aussi, en fin de compte, la transparence du traducteur nous apparaît-elle comme un leurre, comme un «mythe» dont il est grand temps de se débarrasser. Le traducteur, même le mieux intentionné, ne peut jamais véritablement «se soustraire à la pesanteur de son propre polysystème» (Folkart 1990 : 38). Par son rôle d'énonciateur, il inscrit nécessairement sa propre énonciation dans le texte qu'il produit. Inéluctablement, il y a, par et à travers le langage, surgissement d'une présence humaine. Meschonnic, dès 1973, écrivait :

La notion de transparence — avec son corollaire moralisé, la «modestie» du traducteur qui s'*efface* — appartient à l'opinion, comme ignorance théorique et méconnaissance propre à l'idéologie qui ne se connaît pas elle-même. (1973 : 307)

Puis en 1986 :

Cela nous mène à récuser la transparence, récuser la modestie. Pas du tout pour remplacer la modestie par l'immodestie. Mais par la conscience historique du travail que fait le traducteur et qui ne peut pas être de la transparence. (1986 : 36)

Barbara Folkart, dans son ouvrage intitulé *Le conflit des énonciations. Traduction et discours rapporté*, résume encore mieux les enjeux du travail du sujet traduisant : «En attendant, reconnaître l'altérité du texte traduit, assumer l'inscription du sujet (ré)énonciateur dans le texte qu'il produit, ne revient nullement à installer la traduction dans l'arbitraire. Au contraire : le traducteur qui sait qu'il réactualise, non pas un absolu, mais sa saisie à lui du texte originaire, veillera à ce que cette saisie se fasse avec le plus de respect, le plus de probité, le plus de rigueur possible» (1991 : 437). Car si cette présence

doit être ressentie, elle doit l'être selon nous avant tout dans la qualité de son travail, dans la préservation de la «lettre», du *littéral* au sens bermanien du terme :

Telle qu'elle est théorisée par Antoine Berman, la traduction littérale est une pratique complexe, qu'on pourrait qualifier de contre-idiomatique et de «formelle» à la fois, en donnant à l'adjectif *formel* le sens de «qui vise avant tout la constellation de formes, la macro-forme discursive, l'organisation syntagmatique sous-tendue à la manifestation discursive». Pratique qui vise, à travers la verbalité du texte, à la fois l'idiomatique porteur d'un ailleurs socio-linguistique et la forme prégnante, celle qui est porteuse de l'inventivité du sujet. (Folkart 1989 : 148)*

Travail contrôlé en outre par une éthique rigoureuse, et problème délicat, surtout lorsque l'on connaît les règles du marché de la traduction, où l'aptitude s'efface trop souvent devant des intérêts commerciaux. Compétence qu'il est difficile d'autre part d'évaluer, et pour laquelle jusqu'à présent le principal critère invoqué était précisément celui de la «transparence».

CONCLUSION

Suffit-il toutefois de réintroduire la conscience intermédiaire pour rendre compte dans leur ensemble des facteurs intervenant dans le schéma de la communication adapté à la traduction ? Non. Il serait faux de s'en remettre entièrement à notre schéma B pour couvrir tous les maillons s'interposant entre l'auteur et le lecteur, la conscience traduisante n'étant pas la seule, loin de là, à imposer son empreinte sur le texte d'arrivée. S'y ajoutent des forces qui, pour avoir été longtemps ignorées, n'en sont pas moins actives et participent de façon très matérielle à l'élaboration du schéma : nous voulons parler des réviseurs et des éditeurs, formant ce que nous appelons «l'écran de l'édition». Cet écran peut d'ailleurs aussi inclure l'écrivain lui-même qui, s'instaurant alors réviseur, tient à conserver un droit de regard sur le travail du traducteur. Pour peu qu'il n'ait pas une connaissance suffisante de la langue cible, il croira sa «pensée» trahie dès lors que le traducteur ne collera pas scrupuleusement à son texte, restant crispé sur sa propre forme ; il risque alors, au déni de toute «liberté créatrice», de devenir un réel obstacle à la traduction, réclamant jalousement la paternité inconditionnelle du sens. S'il ne sait pas — ou ne veut pas savoir — que la lecture engage la créativité personnelle, il oubliera qu'il lui faut composer avec la conscience traduisante ainsi qu'avec les contraintes de la langue et du polysystème d'arrivée.

En conclusion, nous dirons que définir et élaborer une nouvelle compétence fondée par exemple sur le «littéral» bermanien, accepter à partir de cette prémisse la présence du traducteur et la pragmatique de son acte : telles sont les données primaires à partir desquelles devra à l'avenir œuvrer la traductologie.

Notes

- * Bernard Vidal est décédé en décembre 1992. Son exécuteur testamentaire nous autorise à publier cet article, qui a été édité par Annick Chapdelaine, directrice du Groupe de recherche en traductologie (GRETI), dont l'auteur faisait partie. Ses collègues et amis, Corinne Durin et Peter Di Maso, ont respectivement participé à la relecture et à la mise en pages. Le GRETI est subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.
- 1. En vue d'alléger ce texte, on n'y emploie que le masculin pour les termes *auteur*, *traducteur*, *émetteur*, *récepteur*, etc. Ces termes réfèrent ici à des positions et non pas à des individus.
- 2. Ce n'est pas par hasard que nous signalons Marilyn French, écrivaine féministe américaine, dont l'œuvre a particulièrement souffert dans son passage au français. D'autant que, fait qui n'est pas rare, chacun de ses livres a été traduit par une conscience différente.
- 3. Cité par Albert Bensoussan (1986 : 40).

4. Barthes : «Le Texte [...] pratique le recul infini du signifié, le Texte est dilatoire ; son champ est celui du signifiant ; le signifiant ne doit pas être imaginé comme «la première partie du sens», son vestibule matériel, mais bien au contraire comme son *après-coup*» (1984 : 72).
5. Danica Seleskovich commentant dans sa préface le choix des textes rassemblés par Delisle donne cette formule qui résume très bien, à nos yeux, les enjeux : «Le sens qu'ils [les textes] contiennent n'est pas présent à priori dans les signes linguistiques, quel que soit l'apport sémantique de leur combinaison syntaxique, mais il est construit par l'orateur/scripteur et l'auditeur/lecteur «à partir de significations linguistiques enrichies de paramètres non linguistiques» (1984 : 10).
6. On pourra se reporter à l'analyse que Berman (1984 : 245-249) donne de la pratique littérale à propos de sa discussion des théories humboldtiennes de la traduction.

RÉFÉRENCES

- BARTHES, Roland (1970) : *S/Z*, Paris, Seuil.
- BARTHES, Roland (1972 [1953]) : *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil.
- BARTHES, Roland (1984) : *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris, Seuil.
- BENSOUSSAN, Albert (1986) : «Table ronde animée par Hubert Nyssen avec Albert Bensoussan, Jacqueline Guillemain, Georges Kassai, Bernard Lortholary, Henri Meschonnic, Inès Oseki-Dépré, Marina Yaguello, Céline Zins», *Actes des deuxièmes assises de la traduction littéraire (Arles 1985)*, H. Nyssen (Éd.), Arles, Atlas/Actes Sud, pp. 33-70.
- BERMAN, Antoine (1984) : *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard.
- CARTANO, Françoise (1986) : «Le statut du traducteur littéraire en France», *Actes des deuxièmes assises de la traduction littéraire (Arles 1985)*, H. Nyssen (Éd.), Arles, Atlas/Actes Sud, pp. 180-189.
- CHAPDELAINE, Annick (1989) : «L'échec du Faulkner comique en France : un problème de réception», *Meta*, 34-2, pp. 268-279.
- DELISLE, Jean (1984 [1980]) : *L'analyse du discours comme méthode de traduction. Théorie et pratique*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa.
- DOUBROVSKY, Serge (1972 [1966]) : *Pourquoi la nouvelle critique ? Critique et objectivité*, Paris, première publication au Mercure de France, coll. «Médiations», Denoël Gonthier.
- FOLKART, Barbara (1989) : «La matérialité du texte : la traduction comme récupération de l'intra-discursif», *Meta*, 34-2, pp. 143-156.
- FOLKART, Barbara (1990) : «La fonction heuristique de la traduction», *Meta*, 35-1, pp. 37-44.
- FOLKART, Barbara (1991) : *Le conflit des énonciations. Traduction et discours rapporté*, Montréal, Éditions Balzac, coll. «L'Univers des discours».
- HATIM, Basil et Ian MASON (1990) : *Discourse and the Translator*, Londres et New York, Longman.
- LAROSE, Robert (1989) : *Théories contemporaines de la traduction*, Québec, Les Presses de l'Université du Québec.
- MESCHONNIC, Henri (1973) : *Pour la poétique II. Épistémologie de l'écriture. Poétique de la traduction*, Paris, Gallimard.
- MESCHONNIC, Henri (1986) : «Table ronde animée par Hubert Nyssen avec Albert Bensoussan, Jacqueline Guillemain, Georges Kassai, Bernard Lortholary, Henri Meschonnic, Inès Oseki-Dépré, Marina Yaguello, Céline Zins», *Actes des deuxièmes assises de la traduction littéraire (Arles 1985)*, H. Nyssen (Éd.), Arles, Atlas/Actes Sud, pp. 33-70.
- SARTRE, J.-P. (1947) : «À Propos du *Bruit et la fureur* : la temporalité chez Faulkner», *Situations 1*, Paris, Gallimard, pp. 65-75.
- SCHOLES, Robert (1982) : *Semiotics and Interpretation*, New Haven (Conn.) et Londres, Yale University Press.
- SNELL-HORNBY, Mary (1988) : *Translation Studies: An Integrated Approach*, Amsterdam et Philadelphie, John Benjamins.
- TODOROV, Tzvetan (1987) : *La notion de littérature, et autres essais*, Paris, Seuil.